

Québec français



Le temps ne fait rien à l'affaire

Gilles Perron

Numéro 166, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2012). Le temps ne fait rien à l'affaire. *Québec français*, (166), 19–19.

Le temps ne fait rien à l'affaire

PAR GILLES PERRON*

Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans.

Les jeunes, vous venez de le lire, n'ont plus de respect pour les adultes. Ce sont des enfants gâtés qui « aiment le luxe », préférant payer leur cellulaire à défaut de leurs frais de scolarité. Ils n'ont aucun respect pour l'autorité, encore moins lorsqu'elle prend la forme d'une loi qu'ils se permettent de juger au lieu de se contenter de s'y conformer. Vraiment, on ne le dira jamais assez, les jeunes sont des enfants-rois, ce « sont des tyrans » qui se roulent par terre jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils réclament. Pour un Léo Bureau-Blouin qui appelle à la clémence du père, l'enjoignant d'écouter ses enfants en lui rappelant que l'amour est plus fort que la police, combien de Gabriel Nadeau-Dubois qui ont besoin de passer par le meurtre du père (symbolique, bien sûr, comme Freud l'a fantasmé en lisant Sophocle) pour devenir des hommes ? Rien n'est plus comme avant, à commencer par ces noms composés, qui témoignent que nous ne vivons plus dans un monde aussi simple qu'avant. Heureusement qu'il y a Martine Desjardins, dont la filiation avec les caisses populaires nous rassure sur la pérennité de nos traditions.

Ils sont bruyants, ces jeunes étudiants, ils sont tenaces, mais surtout, ils sont en forme : si on pouvait mettre en file les kilomètres qu'ils ont marchés durant le printemps, on constaterait, comme le chantait Michel Rivard à propos de son « Passager de l'heure de pointe », bien avant l'invention du carré rouge, qu'ils seraient « sûrement ° quelque part dans un pays lointain, loin aussi loin ° que tous les rêves de [leur] enfance ». Il faut voir le bon côté en toute chose : nos éducateurs physiques auront au moins réussi à faire passer leur message. En cherchant bien, il y a peut-être encore du positif à ressortir de tout



ce brouhaha : le carré a retrouvé ses lettres de noblesse chez les francophones, le rouge ne pourra plus être associé au seul parti libéral, et nos politiciens, tous partis confondus, ont fait preuve de cohérence, de mesure, et ont pensé au bien collectif sans arrière-pensée électoraliste. Bon, pour ce qui est de cette dernière affirmation, il me vient un doute : c'était peut-être dans un rêve ? Ou alors, c'est que c'était comme ça avant : avant la corruption, la collusion, les commissions, quand la politique était propre...

Ah, si on pouvait revenir au bon vieux temps, quand les jeunes étaient respectueux, qu'ils savaient écrire, qu'on roulait moins vite en milles et qu'on était plus lourd en livres. On le sait, l'étudiant d'aujourd'hui n'arrive pas à la cheville de celui d'autrefois. Nos jeunes ne savent pas écrire, et à peine lire : « les choses se sont détériorées à tel point qu'ils ne savent plus déceler une faute qu'on leur pointe du bout du crayon en circulant entre les bureaux ». Comment ne pas être découragés par nos jeunes élèves qui parlent « une langue désossée, [où] les consonnes sont toutes escamotées » ?

Et vous savez ce qui est le pire ? Ils ne voient pas pourquoi il faudrait corriger quoi que ce soit à cette situation : « Pourquoi se forcer

pour parler autrement, on se comprend », disent-ils avec fierté et arrogance, sur vidéo ou en texto. Dire que lorsque j'étais jeune, et vous encore plus, nous savions tous parler correctement, écrire sans fautes et que jamais au grand jamais il ne nous serait venu à l'idée de contester l'autorité du père, surtout si elle s'incarnait en un premier ministre dûment élu. Oh, il y a peut-être eu quelques bouteilles lancées en direction de Pierre Trudeau un soir de Saint-Jean, à la fin des années 1960, quelques sautes d'humeur dirigées plus tard contre un Bourassa ou un Lévesque mais, comme dirait un autre grand premier ministre canadien, « que voulez-vous », nous étions jeunes et fous, et en ce temps-là, il y avait de vraies causes à défendre.

Finalement, c'est sans doute Georges Brassens qui a raison : le temps ne fait rien à l'affaire...

* *Cégep Limoilou*

Note

La citation en exergue est de ce bon vieux Socrate, éternellement jeune et grand amateur de ciguë, qui vécut il y a quelque 25 siècles. Et les citations sur la langue sont, bien sûr, tirées des *Insolences du frère Untel*, qui ont valu la célébrité à Jean-Paul Desbiens en 1960, deux ans avant ma naissance.